

# En chaque aspect du monde

*Richard Rognet\**

*Pour Yves Leclair*

N'oublie pas que la nuit est un cri  
de la lumière, n'oublie pas  
que le ciel dépose sur la terre  
les reflets dont ta vie  
a besoin pour vibrer,

n'oublie pas les amours  
qui te firent trembler,  
jaillissant dans ton cœur,  
ton corps, ta destinée,

ne les oublie jamais, ils sont  
ta force d'aujourd'hui,  
si tu n'y penses plus,  
tu risques de t'éteindre  
et de mal accepter  
cet amour qui revient, qui s'annonce,  
malgré ton âge proche  
du mystère final,

mystère de cendres grises,  
d'une épaisseur immense,  
mais qu'un soyeux passage  
de chat dans l'herbe drue,

t'exhorte à ignorer,  
pour te laisser charmer  
par ce nouvel amour  
qui rejoint la lumière  
où la nuit se repose.

ooo

Le ciel – et les sourires  
de l'ombre dans l'eau  
de l'étang où je regarde  
remonter les souvenirs,  
comme des bulles incessantes  
où se reflètent les moments  
de mon existence dont je ne sais  
ce qu'elle fut, malgré  
mes doutes, mes certitudes,

le ciel, toujours le même,  
sur moi, comme un manteau,  
l'étang, toujours pareil  
à l'ombre qui ne veut pas  
que tarisse la lumière,  
parce que la nuit ne sera jamais  
un visage fermé, et que toute  
clarté, en elle, se rêve infiniment,

ainsi, je suis du ciel,  
de l'étang refermé sur lui,  
je suis de leur étreinte,  
de l'invisible, du visible,  
de la fureur inexprimée,  
de la colère, de la hargne,  
de la tristesse énigmatique  
qui rend dangereux les rivages  
où j'aime pourtant poser mes pas,

ainsi, je caresse les obstacles  
qui m'empêchent de sourire,  
je relève la tête, je réclame  
un endroit où je pourrais  
déployer ma vie, avec la légèreté  
du ciel qui voit sursauter l'étang  
dans les bulles où mon image éparpillée  
renaît mieux que moi – et rayonne.

ooo

Le tilleul, dans le soir, respire  
avec moi, une mésange effleure  
le jour qui baisse, l'herbe  
s'apprête à convaincre la nuit  
de sauver les peureuses clartés  
qui appréhendent de mourir,  
sans avoir eu le temps  
de songer au soleil.

Et puis, je vous revois  
fillettes et garçons,  
dans la cour de l'école  
où vos jeux rituels  
donnaient aux récréations  
le sens exact de l'existence.

Qu'est-ce donc qui toucha  
ainsi ma vie ? quel simple  
mystère ? quelle douce illusion ?  
quelle nécessité ? quelle envie ?

L'aujourd'hui qui m'enchante,  
avec la complicité  
du tilleul, de la mésange,  
de l'herbe inquiète  
sous le poids de la nuit,  
il est, j'en suis certain,  
le poignant reflet  
de ces haltes généreuses  
qui ponctuaient les travaux  
des écoliers dociles  
engagés dans le temps.

ooo

Je rêve parfois d'un feu sacré,  
d'un appel que la peur  
n'aurait pas transformé  
en bouche cousue, en silence  
aussi lourd qu'une massue,

je rêve – mais est-il bon  
de rêver sans prêter attention  
aux sursauts du monde ?  
aux brûlures du cœur  
des hommes humiliés ?

à ceux qui lancent des pierres,  
des mots crus, des injures,  
sur ceux qui relèvent la tête,  
ne désespérant pas des étoiles  
et cherchant, dans ce qui les abaisse,  
la douceur d'un souriant pardon.

Alors, je pense à cette vieille  
femme qui, chaque jour d'été,  
venait rafraîchir les fleurs  
d'une tombe qui attendait  
les caresses du souvenir,

je pense à elle, à la lenteur  
de son passage frémissant,  
pour oublier l'oisive brutalité  
de ceux qu'on ne peut empêcher  
de briser méchamment les carreaux  
des pauvres maisons vides  
où le temps dépecé  
se délite comme une brume.

ooo

Les sentiers ne sont pas  
que des lieux où je marche,  
quand je m'approche d'eux,  
ils m'accueillent ou me boudent.

Si mon cœur est fébrile et mes pas  
apeurés, ils m'invitent  
à méditer avec eux, mais si plein  
de colère, de morgue, de vanité,  
je ne sais pas chérir les herbes  
qui les bordent, ni ne sais  
écouter les insectes épris  
des fleurs que le ciel  
ne regarde jamais haut,

alors, ils rechignent, les sentiers,  
je sens que malgré les cailloux  
frôlés, les feuilles craquantes,  
en automne, ils me refusent  
l'amitié qu'ils m'accordaient,  
lorsque jeune garçon,  
je les foulais pour rejoindre

mon camarade qui habitait  
une ferme isolée, et dont les parents,  
contrairement à d'autres, aimaient  
nous voir lire, en silence, les ouvrages  
que nous empruntions à l'école  
ou à mon père. Les sentiers

sont les lignes d'un livre irréel  
que j'écris, chaque jour, en marchant,  
un livre sans pages visibles  
où ma vie passe avec les saisons.

ooo

Dommartin-lès-Remiremont,  
17 novembre 2013 – 9 février 2014.

\*Richard Rognet est né en 1942 dans les Vosges, région à laquelle il demeure fermement attaché. Il a reçu de nombreux prix littéraires dont les prestigieux prix Max Jacob, Apollinaire, et Alain Bosquet. L'ensemble de son œuvre abondante a été couronné du Grand Prix de Poésie de la Société des Gens de Lettres. Il est d'autre part membre de l'Académie Mallarmé.

Il a publié aux éditions Gallimard, *Dérive du voyageur* (2003), *Le Visiteur délivré* (2005), *Le Promeneur et ses ombres* (2007), *Un peu d'ombre sera la réponse* (2009), *Élégies pour le temps de vivre* (2012), *Dans les méandres des saisons* (2014).